VI.

Coup d'oeil historique sur les commencements, la splendeur et la décadence du commerce d'Anvers. — État actuel de cette ville. — Description de ses monuments et en particulier de ses églises. — Ses institutions artistiques, commerciales et militaires. — La Campine et ses principales localités.

Anvers (79,000 hab.), si longtemps la métropole du commerce et des arts en Belgique, doit ses commencements à quelques habitations réunies près d'une jetée sur les rives de l'Escaut. De là le nom d'*Aen t' Werf*, au quai, devenu depuis *Antwerp, Andoverpum*, en français Anvers. Les traditions populaires lui donnent pour fondateur un géant appelé Antigon, qui ravageait les alentours et mutilait les voyageurs en leur coupant une main qu'il jetait dans le fleuve. D'autres nient l'existence de ce tyran fabuleux, dont la représentation colossale en

bois, sculptée avec art par Coeck d'Alost, fait encore le principal ornement de l'*ommegang* ou procession triomphale de la cité; ceux-ci veulent que cette ville ait été autrefois le principal village des Ambivarites, peuplade mentionnée dans César.

Lorsque saint Amand et saint Éloi vinrent au VII^e^ siècle prêcher l'évangile à Anvers, on n'y voyait encore que quelques maisons; les ravages des hommes du nord ou Normands lui furent très-funestes. Mais bientôt son heureuse situation sur un grand fleuve, à quelques lieues de distance de la mer, à proximité de pays fertiles, et l'importance de sa position sur les limites de la Lotharingie et de la Flandre, dépendance de la France, lui donnèrent quelque prospérité. Elle fut confiée à des comtes de frontières ou marquis, dignité unie ensuite d'ordinaire à celle de duc de la Basse-Lotharingie. En l'an 1106, Godefroid I^er^, comte de Louvain et de Bruxelles, ayant été investi de ce poste important, réunit à ses domaines Anvers, qui fit partie du Brabant jusqu'en l'année 1357. Le duc Wenceslas et la duchesse Jeanne la cédèrent au comte de Flandre Louis de Mâle par la paix d'Ath, conclue en cette année; mais un demi-siècle plus tard, Antoine de Bourgogne, descendant de Louis par les femmes, eut pour sa part dans la succession de son aïeule et le Brabant et la ville d'Anvers. Depuis lors celle-ci n'a plus cessé de faire partie du duché, dont elle était une des chefs-villes. Le marquisat du Saint-Empire comprenait la plus grande partie de la province actuelle et se partageait en sept quartiers, savoir : Rhyen, Santhoven, Arkel, Gheel, Turnhout, Hérentals, Hooghstraten. Les villes et banlieues d'Anvers et de Lierre formaient des juridictions distinctes.

A une époque assez reculée, les Anversois avaient obtenu

de beaux priviléges, et entre autres le droit d'étape du sel, du poisson et de l'avoine. Tout batelier remontant le fleuve pour se rendre en Brabant était tenu de venir exposer chez eux sa cargaison, avant de pouvoir continuer sa route. Ce droit, joint à de grandes foires, fut au XIV^e^ siècle enlevé et rendu plus d'une fois aux habitants. Enfin, au XV^e^ siècle, ils étaient déjà parvenus à asseoir sur des bases solides l'activité de leur port, quand les événements du règne de Marie de Bourgogne et de Maximilien d'Autriche assurèrent à cette ville le premier rang parmi les cités commerçantes du pays. Le zèle avec lequel elle soutint le parti de ces princes, et la tranquillité dont elle jouit à cette époque, tandis que Gand et Bruges étaient en proie à des discordes intestines, attirèrent dans son sein un grand nombre d'étrangers, et en quelques années toutes les nations commerçantes y établirent des comptoirs. Sous le règne de Charles-Quint, sa prospérité parvint à son apogée. L'enceinte communale fut considérablement agrandie vers le nord ; les institutions civiles et religieuses, les maisons de commerce et les particuliers rivalisèrent de zèle pour l'ornement de la cité.

Dans quelques anciens auteurs à peu près contemporains, on trouve à ce sujet des détails peut-être exagérés, mais qui donnent une idée de ce qu'était alors la capitale du commerce aux Pays-Bas. On y comptait, disent-ils, 12,000 maisons et 200,000 habitants; il se trouvait dans la ville 42 églises et chapelles; 5,000 personnes se rendaient deux fois par jour à la bourse; on voyait parfois 2,500 vaisseaux amarrés dans ses canaux et le long des quais, et on évaluait à 500 le nombre de ceux qui arrivaient et partaient journellement. Ce dernier chiffre

s'élevait à 700 les jours de marché. Le nombre des chariots et charrettes qui venaient des lieux circonvoisins et de pays éloignés n'était pas moins considérable. Au XVI^e^ siècle, beaucoup d'Allemands, d'Italiens, d'Espagnols, de Portugais et d'Anglais vinrent fixer leur demeure à Anvers, et servirent de facteurs à leurs compatriotes pour la vente des productions des deux mondes.

Cette splendeur elle-même fut la cause des malheurs que le port d'Anvers essuya dans la suite; les étrangers y apportèrent les dogmes de Luther et de Calvin, et y commirent de grands excès lors du brisement des images en 1566. Plus tard ses richesses excitèrent la convoitise des troupes espagnoles, aussi ardentes au pillage que braves le jour du combat. Déjà elles avaient plus d'une fois essayé d'entrer dans Anvers, quand la mort du commandeur de Requesens et l'emprisonnement à Bruxelles du conseil d'État livrèrent la Belgique aux désordres de l'anarchie. Les Espagnols, déclarés par les états ennemis de la nation, se réunirent dans la citadelle d'Anvers, et attaquèrent avec impétuosité les troupes nationales et la bourgeoisie. Dans ce jour funeste, dix mille habitants furent massacrés, 800 maisons, l'hôtel de ville et d'autres édifices incendiés, des richesses incalculables dissipées (4 novembre 1576). Peu de temps après, la paix conclue avec don Juan d'Autriche, gouverneur général, amena le départ des Espagnols; mais une nouvelle rupture ne tarda pas à éclater.

Après la bataille de Gembloux, Anvers devint le séjour habituel des états généraux, de l'archiduc Mathias, appelé par eux au gouvernement du pays, et du prince d'Orange, le chef des calvinistes; cette dernière secte y domina bientôt

entièrement et fit chasser de la ville les ecclésiastiques et les partisans du roi Philippe II. En 1583, le duc d'Alençon, qui venait d'être reçu comme duc de Brabant, voulut obtenir dans Anvers une domination absolue; déjà il était parvenu à introduire dans la ville une grande partie de ses troupes, mais au premier cri d'alarme la bourgeoisie se rassemble, attaque les assaillants avec fureur, les chasse vers les remparts, en massacre une grande partie et force l'autre à se jeter dans les fossés ou à se rendre prisonnière. Le duc perdit dans cette tentative la plupart de ses gentilshommes, et, poursuivi par l'indignation générale, dut quitter en fugitif un pays qui l'avait reçu en libérateur. Le prince de Parme, commandant l'armée du roi Philippe II, vint ensuite occuper les rives de l'Escaut et commença ce siége qui dura un an et forme sans contredit le plus curieux épisode des guerres du XVI^e^ siècle. Ce grand capitaine osa attaquer Anvers, contre le sentiment des chefs les plus expérimentés, avec une armée de 12,000 hommes; et en l'assiégeant, il était lui-même menacé par les garnisons de plusieurs villes belges encore insoumises et par les flottes de la Hollande et de la Zélande. Sa position était périlleuse, mais elle lui évitait les lenteurs qu'auraient occasionnées le siége de Bruxelles et celui de Malines. En s'attaquant à Anvers, il amenait inévitablement la reddition de ces deux villes, bien qu'elles fussent protégées par des fortifications redoutables, par des garnisons aguerries, par des populations exaltées et nombreuses. Tout ce que l'art militaire offre de ressources pour hâter ou prévenir la perte d'une forteresse fut mis en usage des deux côtés. Le prince ferma le fleuve au moyen d'une estacade ; les assiégés construisirent de puissants brûlots pour l'incendier,

Un seul réussit, et son explosion occasionna la mort d'un grand nombre d'assiégeants ; mais le prince de Parme eut le temps de réparer le dégât, et les tentatives tardives des Anversois et des Zélandais pour s'emparer des digues voisines, les couper et rétablir ainsi les communications de la ville avec la Hollande, n'eurent pas le succès désiré. Enfin Anvers ouvrit ses portes au prince, qui y fit son entrée le 17 août 1585.

La continuation des hostilités entre l'Espagne et les Provinces-Unies, et plus tard le traité de Munster, qui fermait l'Escaut aux navires venant directement de la mer, portèrent le coup de mort à l'opulence de cette cité, à laquelle quinze ans de guerre avaient déjà causé un notable préjudice. Des troubles, des maladies pestilentielles, l'émigration des habitants les plus actifs, achevèrent sa ruine et la décadence de son commerce. Elle reprit quelque activité sous le régime français, et surtout pendant le court intervalle de paix qui suivit la conclusion du traité d'Amiens. Nous parlerons plus loin des grands travaux exécutés au port par ordre de Napoléon. Sous la domination hollandaise, la navigation prit un grand essor. Anvers souffrit considérablement de la révolution de 1830 ; le bombardement de la ville par la citadelle et la flottille hollandaise stationnant sur le fleuve, le 27 octobre 1830, fit essuyer aux habitants des pertes considérables ; le blocus du port pendant plusieurs mois ne leur fut pas moins funeste. Ils restèrent ensuite sous le coup d'appréhensions continuelles jusqu'à ce qu'une armée française, commandée par le maréchal Gérard, vînt investir la citadelle qui fut prise le 23 décembre 1832 après un siége qui avait duré un mois. La construction du chemin de fer, qui se prolonge de l'Es-

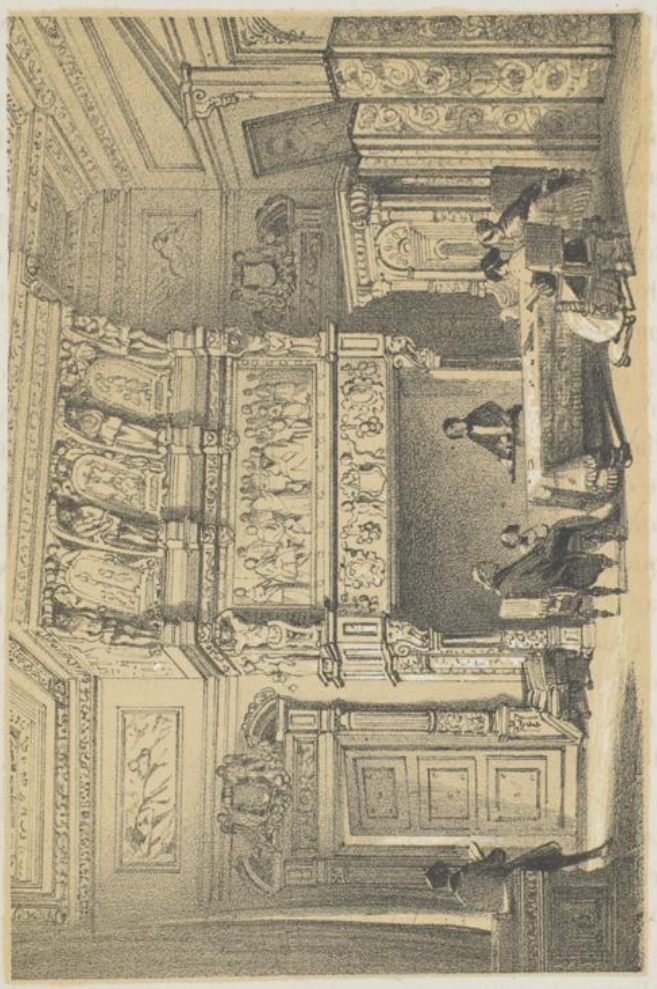
caut à Liége et au Rhin, rendra au port d'Anvers, il est permis de l'espérer, une partie de son ancienne splendeur.

Ses industries les plus importantes sont le raffinage des sucres exotiques; la fabrication de tissus de soie, d'étoffes mêlées, de broderies; la chapellerie, le tirage d'or, la taille des diamants, les constructions navales, etc. Le principal commerce du port d'Anvers se fait avec l'Angleterre, la Hollande, Hambourg, la mer Baltique, la France, les États-Unis, la Havane, le Brésil, etc. Le nombre des navires qui y sont entrés en 1838 s'est élevé à 1,531, jaugeant ensemble 257,000 tonneaux; et le nombre de ceux qui en sont sortis est monté à 1,538, jaugeant 255,000 tonneaux. Il se fait en outre un grand commerce avec les villes de l'intérieur par l'Escaut, ses affluents et les canaux qui s'y rattachent.

Les places les plus remarquables sont: la place de Meir, irrégulière, mais grande et bordée de beaux bâtiments, parmi lesquels on doit citer le Palais du Roi, bâti par un particulier nommé M. Van Susteren et acheté par le gouvernement français; l'intérieur a plusieurs salles ornées de belles peintures. — La place Verte, autrefois cimetière de l'église de Notre-Dame, aujourd'hui entourée de belles maisons et de cafés; le milieu est planté d'arbres et entouré de chaînes attachées à des piliers de pierre bleue; c'est là que se trouve l'hôtel du gouvernement, autrefois refuge de l'abbaye de Saint-Bernard et ensuite palais épiscopal; l'église de Notre-Dame orne le côté opposé. — Le marché aux Gants, que domine la tour majestueuse de la cathédrale, et où l'on voit un puits dont les ornements ont été faits au marteau sans le secours de la lime, par le célèbre forgeron Quentin Metsys, qui depuis, pour obtenir

la main de la femme qu'il aimait, fille du peintre Franc Floris, étudia la peinture, et se plaça en peu d'années au rang des premiers maîtres. — La Grand'Place, embellie par la belle façade de l'hôtel de ville, près duquel on voit plusieurs vieilles maisons de métiers. — La place de Sainte-Walburge, autrefois occupée par l'église de ce nom, ou de Saint-Pierre et de Saint-Paul, la plus ancienne de la ville et datant du VII^e^ siècle, ornée en 1840 de la statue en bronze de Rubens, exécutée par les soins de la Société royale des sciences, lettres et arts d'Anvers, coulée à Liége par Buckens, d'après un modèle de Guillaume Geefs, l'un de ces glorieux enfants d'Anvers qui ont su rendre à l'école flamande la splendeur dont elle était entourée pendant la vie du grand peintre. — La place du marché au Vendredi, où l'on remarque la maison du célèbre imprimeur Christophe Plantin et de ses descendants les Moretus. Le frontispice de cette demeure est orné de deux statues, Hercule ou la Force et une femme représentant la Constance ; sur un cartouche on lit : *Labore et Constantia ;* ce groupe a été exécuté par le sculpteur Arthur Quellyn sur les dessins de Rubens.

L'hôtel de ville d'Anvers est un bel édifice de style moderne. Il a été bâti en 1560 sur les dessins de Corneille de Vriendt dit Floris ; il a été achevé en cinq ans et a coûté 400,000 florins. Il fut ensuite incendié en 1576 lors de la *furie espagnole* et réparé en 1581. Il consiste en quatre corps de logis en pierres blanches et bleues. Sa façade principale, longue de 250 pieds, est décorée d'un avant-corps de cinq étages à colonnes de marbre ondé de blanc et de rouge. A l'intérieur on remarque la salle des Mariages, et l'on voit plusieurs beaux tableaux parmi lesquels il en est qui représentent des batailles livrées aux environs de la



LA SALLE DES MARIAGES, A ANVERS.

ville. Là se trouvent un médaillier et la bibliothèque publique, dont les commencements remontent à l'an 1480, et qui, plusieurs fois délaissée et rétablie, compte aujourd'hui 15,600 volumes.

L'église principale, qui a été le siége d'un évêché depuis l'an 1559 jusqu'à la révolution française et au concordat de l'an 1801, est, grâce aux chefs-d'œuvre qui la décorent, un de ces monuments connus du monde entier. D'abord simple chapelle dédiée à Notre-Dame-à-la-Branche (*O. L. V. op 't Stockxken*), elle devint en 1124 l'église principale. Trois siècles plus tard on commença la vaste basilique qu'on admire aujourd'hui. La tour, dont Jean Amelius jeta les premiers fondements en 1422, fut achevée en 1518 par Appelmans, dont le nom se trouve sur une des pierres de sa plus haute galerie. Elle a 430 pieds de hauteur, et c'est par conséquent un des monuments les plus élevés de l'Europe. Elle devait avoir une rivale dans la tour voisine, commencée en 1430 et restée au tiers de sa hauteur. Elle renferme un beau carillon; la plus grande des cloches, pesant seize milliers, a été placée en 1440 et baptisée en 1509. L'église, rebâtie presque en entier, après un grand incendie qui éclata en 1533 et qui épargna seulement le chœur, construction du XIV^e^ siècle, a plus de 500 pieds de longueur sur 230 de large. Elle a sept nefs et 250 arcades, que soutiennent 125 piliers. On a commencé en 1826 à la restaurer avec soin.

A l'entrée, au pied de la grande tour, on lit l'épitaphe de Quentin Metsys. La nef, dont l'aspect est sombre et imposant, est ornée d'une chaire sculptée par Verbruggen. A droite se trouve un cénotaphe élevé à l'évêque Ambroise Capello par les administrateurs des pauvres: vis-à-vis sont

quatre vitraux peints par Van Diepenbeke en 1635. La chapelle voisine, du saint Sacrement, est ornée d'une table de communion, sculptée par A. Quellyn, et de vitraux, représentant la sainte Cène, du même peintre que les précédents.

Dans la croisée, dont le milieu est surmonté d'une coupole, sur laquelle Schut a peint la Vierge environnée d'anges, on voit deux des chefs-d'œuvre de Rubens, la Descente de Croix et l'Élévation de la Croix. Ces immortelles productions de l'art flamand attireront toujours les admirateurs du beau. Elles conservent impérissable la mémoire de l'homme célèbre qui, à Anvers, éclipse le souvenir de Napoléon lui-même. Dans cette lutte des créations sublimes de l'imagination et des vastes conceptions du grand empereur, le conquérant, dont le coup d'œil d'aigle appréciait si bien le parti qu'il pouvait tirer du beau port d'Anvers, le cède à l'artiste, dont le pinceau a retracé avec tant de bonheur les scènes imposantes des livres sacrés.

L'histoire de la Descente de Croix est assez connue. Personne n'ignore que le peintre, en jetant les fondements de sa nouvelle demeure, empiéta sur le terrain du serment des arbalétriers ; de là des contestations qui se terminèrent par un accord, grâce à la médiation du bourgmestre Rockox, ami de Rubens et chef du serment. Le terrain fut cédé, et en retour Rubens promit de composer pour la chapelle de la corporation à la cathédrale un tableau représentant une scène de la vie de saint Christophe. Ne pouvant créer un chef-d'œuvre avec un sujet aussi ingrat, il s'attacha à l'étymologie du mot Christophoros qui en grec signifie porteur du Christ, et il exécuta allégoriquement le sujet demandé. Dans le milieu du tableau, il

NOTRE-DAME A ANVERS

représenta le corps du Sauveur qu'on descend de la croix; sur l'un des volets, la Vierge enceinte, qui visite sainte Élisabeth; sur l'autre, le prêtre Siméon qui tient l'Enfant Jésus entre ses bras. On prétend que les arquebusiers ne furent pas satisfaits de cette ordonnance, et qu'à leur demande, Rubens peignit leur patron sur le revers de l'un des volets et un ermite avec sa lanterne sur le revers de l'autre. Le hibou qu'on voit près de l'ermite est un emblème de l'ignorance des membres du serment, qui n'avaient pas compris l'allégorie. Ce chef-d'œuvre réunit les qualités les plus diverses ; à une hardiesse admirable de composition, à une énergie de couleur rare, se joint un fini précieux. Dans la Descente de Croix, toutes les têtes sont animées d'une expression de tristesse indicible ; les volets sont exécutés avec le plus grand soin.

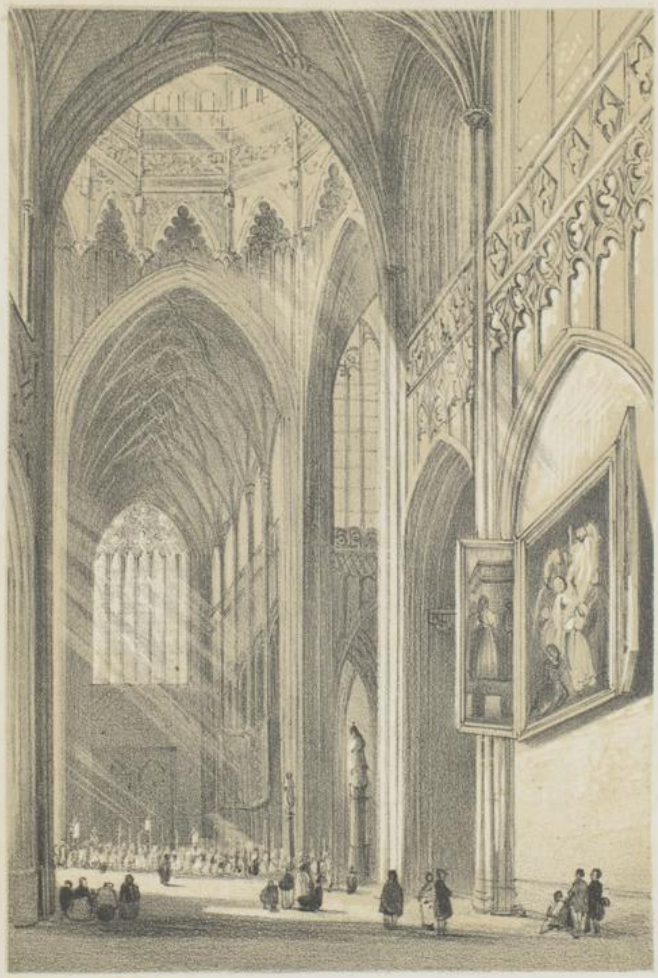
Le tableau de Rubens placé vers la gauche avait été peint en 1610 pour le maître autel de l'église de Sainte-Walburge, aujourd'hui abattue. La composition de cette splendide peinture, dit M. Van Hasselt, est si riche et si variée qu'aucune description, quelque détaillée qu'elle fût, ne pourrait donner une idée de sa grandeur ni de sa magnificence. Elle est conçue de la manière suivante : au centre on voit le Christ cloué à la croix, dont le poids énorme fait faire à plusieurs hommes vigoureux les efforts les plus énergiques pour la placer debout et la planter en terre. A droite de la croix se trouvent cinq femmes et trois enfants ; saint Jean est placé près de la Vierge et cherche à la consoler. Parmi le groupe des femmes, on en voit une, la plus rapprochée du spectateur, qui est assise à terre avec un enfant dans ses bras et qui se rejette en arrière avec terreur. De l'autre côté, on voit quatre soldats romains

à cheval, dont l'un, sans casque sur la tête, étend sa main armée d'un bâton de commandement, en paraissant donner un ordre. Le crucifiement des deux larrons et une multitude de spectateurs complètent cette composition. Cet immense tableau d'autel est divisé en trois parties. Sur l'extérieur de l'un des volets est représentée sainte Catherine, sur l'autre saint Éloi.

Le chœur de Notre-Dame a un maître autel magnifique qui date de 1816 et a coûté 100,000 florins; mais son plus bel ornement est une Assomption de Rubens, œuvre du coloris le plus suave et d'un dessin à la fois correct et hardi. Ce tableau fut, dit-on, peint en seize jours pour seize cents florins, et placé en 1642. Les stalles, en marbre blanc et ornées de bas-reliefs, font honneur à MM. Durlet et Geerts, qui les ont exécutées.

Dans le pourtour du chœur, en entrant du côté de la Descente de Croix, on voit : dans la seconde chapelle, le monument de l'imprimeur Moretus, orné d'une Résurrection, par Rubens, et d'un portrait de Moretus par le même; dans la troisième chapelle, une petite statue de la Vierge tenant l'Enfant Jésus, sculptée par Duquesnoy; dans la chapelle suivante, le tombeau de Plantin, orné d'un Jugement dernier de Van Baelen, et d'un portrait de Plantin, Par Herreyns; plus loin est le mausolée de l'évêque Capello, sculpté par Verbruggen et surmonté d'une Cène d'Otto Venius, et un Christ, en marbre de Paros, par Vanderneer; dans la dernière chapelle du pourtour, Jésus parmi les Docteurs, par Franc le Vieux : le peintre a donné à quelques personnages la figure de Luther, de Calvin, d'Érasme, etc.

L'église de Saint-Jacques peut aller de pair avec Notre-



INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE D'ANVERS.

LA DESCENTE DE CROIX D'APRÈS RUBENS (À ANVERS.)

INTÉRIEUR DE LA BOURSE D'ANVERS

Dame pour les richesses artistiques. Elle fut érigée en paroisse en 1477 et en collégiale en 1656. L'église actuelle fut commencée en 1479, sa belle tour, restée inachevée, entreprise en 1491, et le chœur terminé en 1507. Les autels sous le jubé à l'entrée du chœur sont ornés, l'un d'une Assomption de Boyermans, l'autre d'une toile d'Érasme Quellyn: le maître autel, de marbre noir et blanc, a été élevé sur les dessins d'Arthur Quellyn, qui y a sculpté la statue du patron de l'église, regardée comme son chef-d'œuvre.

Dans le pourtour du chœur, on trouve derrière le maître autel la chapelle de la famille de Rubens, bâtie en 1642, entièrement revêtue de marbre et ornée d'une toile du grand maître de l'école flamande représentant la Vierge assise sous un berceau de verdure et tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus, devant lequel saint Bonaventure est agenouillé. Derrière celui-ci sont disposés trois saints et saint Georges, revêtu d'une armure étincelante, ayant à la main une bannière et tenant à ses pieds le dragon vaincu. De l'autre côté, saint Jérôme à genoux tient un livre ouvert. La figure de saint Georges est le portrait de Rubens lui-même, Marthe et Madeleine offrent les portraits de ses deux femmes, saint Jérôme celui de son père, et un ange celui de son fils. Le savant Gevaerts composa pour son ami une épitaphe qui ne fut placée sur sa tombe qu'en 1755, par les soins du chanoine Jean-Baptiste Van Parys. Au-dessus de l'entablement de l'autel, la veuve de Rubens fit placer une tête de Vierge en marbre blanc, rapportée d'Italie par son mari et attribuée à François Duquesnoy dit le Flamand. Vis-à-vis de la dernière chapelle, à droite, on a posé contre un pilier un beau tableau de

Schut: Notre-Seigneur mort sur les genoux de la Vierge.

Dans la croisée, on voit à gauche des vitraux peints par Van Diepenbeke, à l'autel de la Vierge: dans la nef de gauche, le portrait de Corneil Lantschot, par Van Dyck, et plus loin l'épitaphe de la famille Rockox, ornée d'un Jugement dernier de Van Heemsen; dans la nef de droite, l'épitaphe du peintre Henri Van Baelen, pour laquelle il a peint lui-même une Résurrection, son portrait et celui de sa femme; saint Roch mourant, par G. Seghers; une Cène d'Otto Venius; une toile de Van Diepenbeke, dans la petite chapelle où reposent les vases sacrés.

L'église de Saint-André a d'abord appartenu aux Augustins de la congrégation saxonne, qui s'établirent à Anvers en 1514, mais leur couvent fut supprimé quelques années après et leur oratoire devint une paroisse en 1529; la tour ne date que de 1756. Vis-à-vis de l'autel, dans la croix, à droite, est un bon tableau d'Érasme Quellyn, l'Ange gardien; à l'entrée méridionale, on remarque un mausolée élevé à la mémoire de Marie Stuart par deux dames anglaises réfugiées aux Pays-Bas; il est orné d'un beau portrait dans la manière de Van Dyck. Près de l'entrée du côté du nord est un Martyre de saint André, par Otto Venius. Le maître autel tout en marbre et ses beaux bas-reliefs sont de Verbruggen et proviennent de l'abbaye de Saint-Bernard; la statue de saint Pierre, qu'on voit à gauche, est une bonne production de Quellyn.

L'église de Saint-Augustin a été bâtie en 1602, d'après les plans de Coeberger, aux frais de Henri Vandergoes, échevin d'Anvers, et de Jean Balbi, noble Génois; en 1604 elle fut donnée à une congrégation d'Augustins. Le maître autel est orné d'une toile de Rubens, le Mariage mystique

de sainte Catherine ; au bas sont quelques saints, et entre autres saint Georges, qui est le portrait du peintre ; la couleur de cette œuvre est vigoureuse et vraie et la composition ingénieuse. A l'autel de gauche, Van Dyck a peint saint Augustin en extase devant Jésus-Christ ; à droite, à l'extrémité de la nef, est le Martyre de sainte Apolline, beau tableau dû à Jordaens.

Saint-Charles-Borromée, ancienne église des Jésuites, a été construite en 1614 sur les dessins du père jésuite François Aguillon, et non pas de Rubens, comme on le dit ordinairement. Avant l'incendie qui le dévora le 18 juillet 1718, cet édifice passait pour un des plus beaux construits par l'ordre ; il avait trois nefs et deux galeries supérieures, soutenues par trente-deux colonnes de marbre blanc ; les voûtes étaient formées de trente-deux plafonds peints par Rubens. Le seul balustre de marbre qui fermait le maître autel avait coûté 40,000 florins. Il n'échappa à l'incendie que le grand chœur, deux chapelles et le portail. L'édifice fut relevé sous la direction du frère Pierre Huyssens, et converti en paroisse après l'abolition de l'ordre. Le tableau du maître autel est une Assomption de Schut ; sur les côtés, dans des niches, sont les statues de saint François de Borgia, de saint Ignace, de saint François-Xavier et de saint Stanislas-Kotska, par Quellyn. A l'autel de gauche, est une bonne toile de G. Seghers, représentant saint Xavier à genoux devant la Vierge ; vers la droite, au-dessus du confessionnal, on voit une toile de Crayer : Un cavalier à qui un prêtre présente l'eucharistie, et qui tombe en approchant.

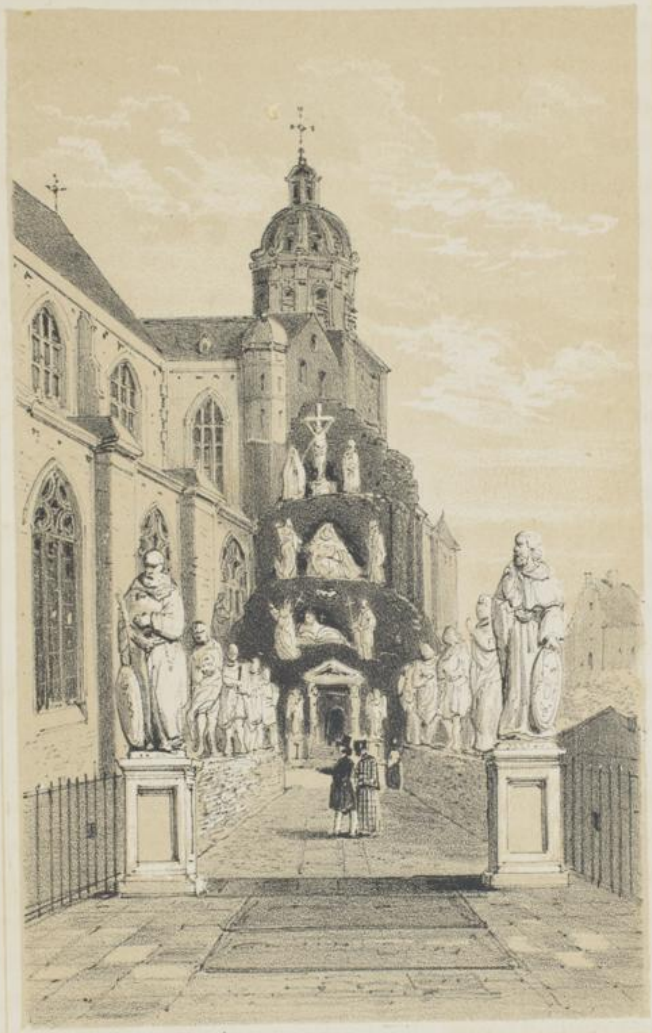
L'ancienne église des Dominicains, élevée sur un terrain donné en 1262 par Gérard d'Yssche et sa femme Ode

d'Anderstadt, fut bâtie en 1276; mais ce premier édifice disparut en 1549 pour faire place à un nouveau temple, commencé l'année suivante et achevé en 1571, sauf la tour qui fut brûlée par la foudre en 1679 et ensuite réédifiée; il est devenu en 1803 une paroisse sous l'invocation de saint André. Le maître autel, qui a coûté 80,000 florins, a été sculpté par Verbruggen et donné par l'évêque Capello qui, après avoir payé l'artiste, lui fit cadeau d'un grand plat et d'une aiguière d'argent, exemple d'encouragement également honorable pour tous deux. L'autel à droite de l'entrée du chœur est orné d'un Christ mort, par Crayer, et celui de gauche d'une toile du même peintre, la Vierge apparaissant à saint Dominique. A gauche sont : une Flagellation du Christ par Rubens, Jésus-Christ portant sa croix par Van Dyck et un Crucifiement de Jordaens. Plus loin, Notre-Seigneur entre les docteurs, par Quellyn. En sortant de l'église, par la petite nef de droite, on remarque un Calvaire orné d'un grand nombre de figures, travaillées par Kerckx, de Baurschiet, Verbruggen, De Kockx, Papenhoven et Vervoort.

A Saint-Antoine de Padoue, jadis des Capucins, on conserve deux belles toiles : saint François à genoux devant la Vierge et l'Enfant Jésus, par Rubens; et Jésus-Christ mort sur les genoux de sa mère, par Van Dyck.

Dans l'église de Saint-Joseph, dite des Thérésiennes, jadis oratoire d'un couvent fondé en 1611, il n'y a rien de remarquable, sauf une Assomption de Langen Jan, et la Mort de la Vierge, peinte par un disciple de Van Dyck.

Il y a à Anvers un hôpital pour les pauvres malades, dédié à sainte Élisabeth, existant déjà au XIII^e^ siècle, agrandi en 1841; une congrégation d'Alexiens ou frères Cellites,



LE CALVAIRE A ANVERS.

ordre fondé à Anvers en 1345 et se vouant au soin des aliénés et des malades ; un grand nombre d'hospices de charité, parmi lesquels nous remarquerons l'hospice de Saint-Julien, où l'on reçoit encore les pauvres voyageurs pendant une nuit ; un hospice d'enfants trouvés, fondé en 1530 ; un hospice de garçons orphelins ; un atelier de charité, où l'on occupe à différents travaux des pauvres de tout sexe et de tout âge.

Le principal établissement d'instruction publique, celui dont la ville est fière à juste titre et que le gouvernement surveille avec un soin spécial, parce qu'il est pour la Belgique une véritable pépinière d'illustrations, l'Académie royale de peinture, sculpture et architecture, est placé dans l'ancien couvent des Récollets. Cette institution s'est soutenue avec éclat pendant plusieurs siècles. Elle a dû son premier éclat à Quentyn Metzys, le forgeron devenu peintre (mort en 1529), et à Floris ou Florent de Vriendt (m. 1570). Adam Van Oort (m. 1641), Gilles Coignet (m. 1600), Martin de Vos (m. 1604), etc., avaient continué sa splendeur, malgré le tort infini causé aux arts par les guerres et les dévastations, et déjà Wenceslas Coeberger (m. 1630) et Abraham Janssens (m. 1631) avaient produit des œuvres remarquables, quand un élève de Van Oort et d'Othon Van Veen, Pierre-Paul Rubens, fils d'un Anversois, mais né à Cologne en 1577 pendant un voyage entrepris par ses parents, vint se placer au premier rang des artistes, étonna sa patrie par le nombre et la beauté de ses compositions, et donna un nouvel élan à l'école flamande. Antoine Van Dyck, le premier de ses disciples, atteignit à son tour les plus hautes régions de l'art, et se distingua surtout dans le portrait, genre dans lequel il n'a été surpassé par per-

sonne. Mais Rubens et Van Dyck moururent à une année d'intervalle, le premier en 1640, le second en 1641 ; leurs amis, leurs imitateurs et leurs rivaux tombèrent successivement, Henri Van Baelen en 1632, Théodore Rombouts en 1637, François Franck en 1642, David Teniers le vieux en 1649, Jean Van Hoeck en 1650, François Snyders en 1659, Daniel Seghers en 1660, Gaspar de Crayer en 1669, Corneille Schut en 1676, Érasme Quellyn et Jacques Jordaens en 1678, David Teniers le jeune en 1694. Ces nobles enfants d'Anvers n'eurent que des successeurs dégénérés, et l'art suivit la décadence de la prospérité publique et l'affaissement de l'énergie morale de la nation. Plus tard, quand il parut que des jours meilleurs allaient naître pour le pays, sous le gouvernement de Marie-Thérèse, ce fut encore d'Anvers que sortirent les nouveaux chefs de l'école de peinture. André Corneille Lens, qu'on peut appeler le régénérateur de cet art en Belgique, mort en 1822, et Balthasar Ommeganck, excellent peintre d'animaux, mort en 1825, étaient Anversois. Et maintenant encore la plupart de ceux dont les premières productions nous promettent des chefs-d'œuvre ne sont-ils pas de cette ville ? Il semble qu'il y ait dans les habitants de cette cité une aptitude naturelle à la culture de l'art, et qu'il suffise de circonstances favorables pour y faire naître des talents de premier ordre.

Dans le même local se trouve le Musée, le plus riche sans contredit de la Belgique en toiles remarquables. On n'y compte pas moins de quinze Rubens et des plus beaux : une Sainte Famille, dont ce grand homme fit cadeau à la société de Saint-Luc, ou corporation des Peintres, lors de sa réception ; sainte Thérèse intercédant pour les âmes du

purgatoire ; l'Éducation de la Vierge ; la Communion de saint François ; les portraits du bourgmestre Rockox et de sa femme Anne Pérès ; Jésus-Christ montrant ses plaies à saint Thomas ; Jésus-Christ mort entre les Maries, Joseph d'Arimathie et saint Jean ; la Vierge et l'Enfant Jésus, saint Jean l'évangéliste, l'Adoration des Mages, le Christ entre les Larrons, le Christ mort sur les genoux de Dieu le Père, le Christ en croix. On conserve encore au Musée une esquisse de la Descente de Croix et cinq des arcs de triomphe érigés lors de l'entrée de l'archiduc Ferdinand. Van Dyck, l'émule et l'ami de Rubens, est représenté dans cette collection par les toiles suivantes : la Mère de Douleur, le Christ mort sur les genoux de sa Mère, Jésus-Christ en croix, sainte Catherine de Sienne et saint Dominique, Jésus-Christ en croix, figure isolée ; portraits d'Alexandre Scaglia et de l'évêque Malderus. Pour ne pas entrer dans des détails infinis, nous nous bornerons à mentionner encore : un Ensevelissement du Christ, avec volets, par Quentin Metsys ; trois Franc-Floris : saint Luc à son chevalet, l'Adoration des Bergers et la Chute des Anges ; un Albert Durer, l'Adoration des Mages. Michel Coxie, Martin et Corneille de Vos, Franck le Vieux, Abraham Janssens, Jordaens, Schut, Van Thulden, Érasme Quellyn, etc., peuvent y être étudiés dans plusieurs belles compositions ; Teniers manquait à ce musée, mais une belle toile de ce maître lui a été donnée par le gouvernement.

Les richesses artistiques de la ville d'Anvers viennent d'être considérablement augmentées par l'ancien bourgmestre, feu M. Van Ertborn, qui lui a légué son magnifique cabinet d'antiques, composé de 100 à 120 tableaux, tous

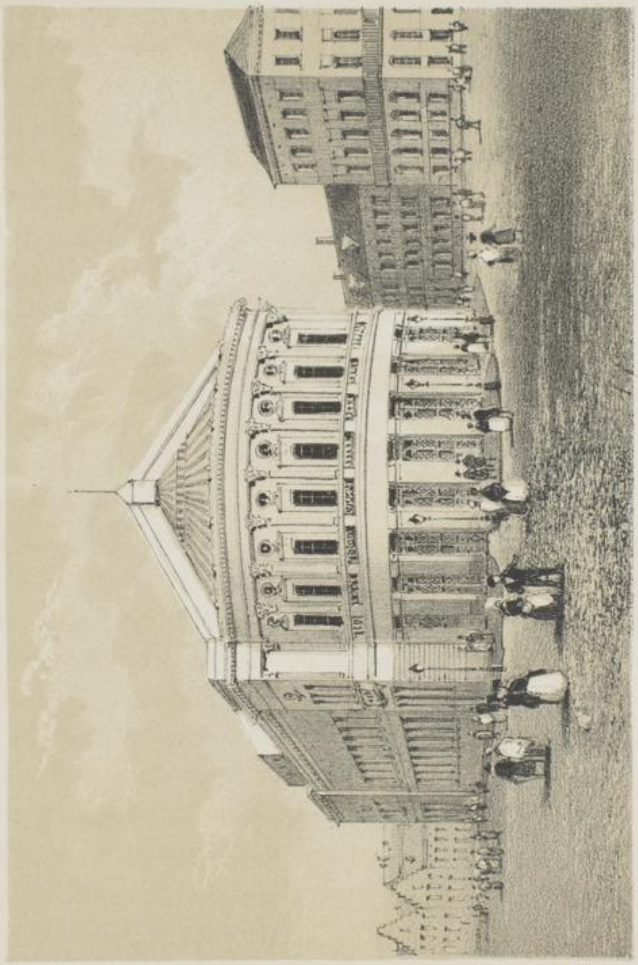
remarquables. Les principaux sont : une Adoration des Mages, de Lucas de Leyde ; la Vierge et l'Enfant Jésus, de Memling ; un beau portrait, par Jean Van Eyck, et la Vierge et l'Enfant Jésus, par son frère Hubert ; le Christ en croix, attribué à Roger Vanderweyde ; une Sainte Famille, de Marguerite Van Eyck ; six tableaux qu'on croit de Quentin Metsys ; Adam et Ève, par Lucas Cranach ; un tableau et un portrait d'Antonello de Messine ; la Vierge recevant une châsse des mains d'une sainte, admirable composition de Jean de Maubeuge ; une Mère de Douleur, d'Albert Durer ; deux portraits de Holbein, etc.

Il y a à Anvers une salle pour les expositions d'objets d'art, commencée en 1830, rue dite de Vénus.

Les plus belles collections particulières sont : les cabinets de tableaux de MM. le baron de Pret, Verhaegen ; la bibliothèque de M. Dellafaille ; le cabinet d'histoire naturelle de M. Kets, etc.

Il y a à Anvers un athénée, auquel on a joint un cabinet de physique et un laboratoire de chimie ; un jardin botanique ; un théâtre, construit en 1711 dans l'ancienne Halle des tapissiers, incendié en 1746, reconstruit en 1751 et rebâti une troisième fois de 1829 à 1834 sous la direction de M. Bourla. Cet édifice, qui a coûté plus de 1,200,000 francs, est un des plus gracieux temples élevés en Belgique aux plaisirs de la scène. La distribution en est faite avec art, l'élégance de ses ornements est sans égale.

Les édifices et autres constructions destinés au commerce sont très-nombreux à Anvers, comme on peut le penser. Il faut citer en première ligne la Bourse, une des plus belles et des plus anciennes du pays. Elle forme une galerie, régnant à découvert autour d'une cour carrée, et



LE THÉATRE D'ANVERS.

soutenue par quarante-quatre piliers taillés de différentes manières. Au-dessus de la galerie, sont des salles occupées jadis par l'académie de dessin, et aujourd'hui par le tribunal et la chambre de commerce. Deux tourelles surmontent la Bourse, dont la construction date de 1531 et a coûté 300,000 écus. En longueur elle a 180 pieds et en largeur 130.

Avant l'entrée des Français, Anvers ne possédait point de bassins proprement dits, mais six canaux intérieurs en communication directe avec le fleuve. Le principal déchargement des navires se faisait au lieu dit le quai (*werf*): de part et d'autre de ce point saillant, se présentaient deux quais avec embarcadères, et à l'exception du premier d'entre eux, tous les quais étaient très-rapprochés des maisons; la communication le long de l'Escaut ne pouvait avoir lieu que par quelques rues étroites parallèles au fleuve. On ne pouvait arriver à celui-ci que par des passages fermés de portes; une seule de ces portes existe encore; elle est ornée d'une statue de vieillard couché, représentant l'Escaut. Le premier consul, ayant visité le port le 18 juillet 1803, ordonna les travaux nécessaires pour l'embellissement de la rive. Une suite de quais, larges de vingt-quatre mètres, s'étend aujourd'hui depuis l'arsenal jusqu'au grand bassin. On les a plantés d'arbres; on les a joints par des ponts à bascule imitant ceux de la Hollande et jetés sur les canaux qui pénètrent dans l'intérieur de la cité; on a porté à trois le nombre des cales d'embarquement. Une idée généreuse, qu'on devrait imiter ailleurs, leur a fait donner le nom des plus illustres enfants d'Anvers: Plantin, Jordaens, Van Dyck, Ortelius, et du souverain qui voulait faire de cette ville un des plus beaux ports de l'Europe,

l'empereur Napoléon. Le quai portant le nom de ce dernier a été achevé en 1842.

C'est à ce prince que la ville d'Anvers doit ses plus beaux bassins, situés à son extrémité nord. Son port devait recevoir la flotte nombreuse que Napoléon avait dessein d'y réunir; mais dépourvu de bassins éclusés, il n'offrait pas la sécurité nécessaire: l'établissement de constructions de ce genre fut décidé en 1803 et leur emplacement fixé au nord de la ville, un peu au-dessus du coude que forme le fleuve vers l'ouest. Le petit bassin, commencé en 1807, reçut le premier navire de guerre vers le milieu de 1810. Le grand, séparé du précédent par la maison des Oosterlings, entrepris en 1808, ne fut occupé par une partie de la flotte que vers la fin de 1813. Tous deux peuvent prendre place parmi les plus beaux de la France et de l'Angleterre, non-seulement par leur étendue et la profondeur des eaux, mais encore par leur position abritée. L'un mesure 402 mètres sur 173, l'autre 173 sur 147; celui-ci peut contenir 100 vaisseaux de moyenne grandeur, l'autre en contiendrait un nombre triple. Ils ont coûté environ 11 millions de francs et sont entièrement revêtus de pierre de taille. En 1814 la flotte française y fut bombardée par les Anglais, auxquels l'entrée de l'Escaut avait été ouverte par la défection de la Hollande; plusieurs vaisseaux furent endommagés et l'un d'eux coulé à fond. Aujourd'hui les vaisseaux marchands ont remplacé les bâtiments de guerre.

Entre les deux bassins et dans une situation extrêmement favorable, est la maison hanséatique ou des Oosterlings, bâtie en 1568 par Henri de Pas ou Paschen, qui donna les plans de la bourse de Londres, brûlée en 1666. Elle servait de consulat et d'entrepôt aux villes de la Hanse

teutonique. Elle a 230 pieds de long sur un peu moins de large, et on peut y loger un régiment entier.

Avant la révolution de 1830, l'entrepôt général était placé dans l'ancienne abbaye de Saint-Michel, mais déjà en 1829 on avait commencé à bâtir un nouveau magasin de commerce, à l'est du grand bassin, sur les dessins de M. Roelandt. Le nouvel entrepôt, bâti sur pilotis à cause de la situation marécageuse du terrain, est un édifice imposant et de grandes proportions. Le chemin de fer vient y déposer et y prendre les marchandises qu'il transporte.

L'aspect du port d'Anvers est des plus imposants; la largeur du fleuve qui dépasse 700 mètres, le nombre des bateaux à vapeur et à voile qui le sillonnent, l'animation des quais, excitent tour à tour l'étonnement et l'admiration. Au moyen de paquebots, Anvers est en communication constante avec l'Angleterre et la Hollande. Le gouvernement belge a acheté un bateau à vapeur de grande dimension, la *British Queen*, pour relier aussi le royaume à l'Europe entière et aux États-Unis d'Amérique; mais le colossal navire, après avoir plusieurs fois traversé l'Océan avec une rapidité sans égale, a été consigné dans le grand bassin d'Anvers, à cause des grandes dépenses qu'il occasionnait.

Citons encore ici la nouvelle Poissonnerie, élevée en 1841 et 1842, construction à la fois élégante et commode; la Boucherie, datant des années 1500 à 1503, bâtiment gothique à façade percée de fenêtres ogivales, et couronné de tourelles octogones; la Machine Hydraulique, due à Gilbert Van Schoonbeke, qui, de 1540 à 1555, construisit toutes les fortifications d'Anvers, les quais et les maisons de la

nouvelle ville (depuis remplacée par les deux bassins), et qui, dit une description d'Anvers, après tant de travaux, est mort à l'hôpital âgé de trente-huit ans. La Machine Hydraulique, dont il est l'inventeur, reçoit les eaux du canal d'Hérenthals et les distribue aux brasseries; le Poids de la Ville a été aussi bâti par Gilbert en 1549.

La maison de Rubens, dont quelques parties offrent une architecture admirable, existe encore rue de Rubens, près de la place de Meir. Le peintre, revenu d'Italie à l'annonce de la maladie de sa mère, était près de retourner dans ce pays, quand les instances de l'archiduc Albert et de l'infante Isabelle, ainsi que des grands belges, parvinrent à le faire changer de détermination. Il acheta alors une habitation à Anvers et la fit rebâtir à l'italienne d'après un plan donné par lui-même; elle lui coûta 60,000 florins, somme énorme pour le temps. Il y réunit à grands frais des statues précieuses, des bustes antiques, des tableaux, des vases, des pierres gravées, des médailles, des bas-reliefs; vers l'année 1625, il vendit au duc de Buckingham pour 100.000 florins cette collection, et en forma une seconde qui ne le cédait en rien à la première, et dont la vente, jointe à celle de ses propres tableaux et dessins, produisit, à sa mort, une somme triple.

Comme bâtiments remarquables par leur antiquité ou leurs souvenirs, nous devons mentionner encore la maison du Géant, rue des Nattes, grand bâtiment qu'on dit avoir été habité par le fabuleux Antigone, et longtemps occupé par les frères de l'ordre Teutonique; la façade est ornée d'écussons et de la statue de Brabon, le vainqueur du géant; dans la maison de M. d'Hanis Van Cannaert, même rue, une chapelle du xv^{e} siècle, ornée de culs-de-lampe et d'armoiries, parmi lesquelles on remarque celles de l'archiduc

Philippe le Bel, avec la date 1497 ; les restes de l'ancien *Steen* ou prison criminelle, reconstruite en partie en 1520 et 1539, etc.

Anvers est entourée de fortifications considérables, qui en font une place de guerre du premier ordre. Des forts jetés sur les rives de l'Escaut défendent l'entrée de cette ville de toutes parts ; la Tête de Flandre, située de l'autre côté de l'Escaut et protégée par plusieurs redoutes, la couvre vers l'ouest. Au sud est la citadelle, pentagone régulier, bâtie en 1568 sous la direction de l'ingénieur espagnol Paciotto, afin de maintenir sous le joug les habitants d'Anvers. Cette forteresse, dont la partie regardant la ville fut détruite en 1577 par les Anversois et rétablie en 1586 par le prince de Parme, a été rendue plus forte vers l'an 1701 et en 1809. Le siége de 1832 a détruit toutes les anciennes constructions qui s'y trouvaient, et entre autres la chapelle ; depuis on ne les a rétablies qu'en partie. Le duc d'Albe s'était érigé au milieu de la citadelle une statue ornée d'inscriptions fastueuses et sculptée par Jacques Jongelinck ; l'irritation de tous les Belges, sans distinction de parti, obligea son successeur, le commandeur Requesens, à la faire enlever.

L'arsenal occupait dans le voisinage l'emplacement de l'ancienne abbaye de Saint-Michel, fondée par saint Norbert en 1124, et où logeaient d'ordinaire les princes quand ils venaient à Anvers. Après la suppression de la communauté, les bâtiments devinrent une maison centrale de détention, et l'église fut convertie en entrepôt. En 1803 on y commença la construction d'un vaste chantier maritime, qui fut détruit en partie par les Anglais en 1814. Depuis on y établit l'arsenal, que la garnison hollandaise incendia

le 27 octobre 1830 ; on parvint heureusement à sauver une grande partie des munitions de guerre, qui auraient occasionné d'effroyables malheurs, mais il périt dans l'incendie pour plusieurs millions de marchandises. L'arsenal est aujourd'hui établi dans l'ancien couvent des Carmes.

La ville d'Anvers a quatre portes, dont la plus belle est celle de Malines, dite aussi porte Impériale, parce que Charles-Quint y a passé le premier. On se rend par là à *Berchem* (3,050 hab.), où il y a un joli parc, et à *Saint-Laurent*, où se trouvent de belles promenades. Hors de la porte de Kipdorp est le populeux village de *Borgerhout* (4,500 hab.), dépendance d'Anvers. Il doit son existence au général Carnot, qui ne voulut pas le détruire, bien que dans l'intérêt de la défense de la ville on eût d'abord jugé cette mesure nécessaire.

Outre les peintres dont nous avons cité les noms en parlant de son académie, Anvers a vu naître les imprimeurs Christophe Plantin et son gendre Balthazar Moretus; le géographe Abraham Ortelius; les graveurs Paul Pontius, Edelinck et Gilles Sadeleer ; les historiens Emmanuel Van Meteren, Jean-Baptiste Gramaye, Christophe Butkens, Antoine Sanderus, le père Dierckxsens, dont les noms se rencontrent à chaque instant dans les ouvrages concernant les annales du pays ; le père Papebroch, l'un des plus actifs collaborateurs au grand ouvrage des *Acta Sanctorum* ou Vies des Saints, recueil auquel on travailla pendant plus d'un siècle et demi au couvent des Jésuites, et dont il a paru 53 volumes in-folio. Cette immense série de légendes et de dissertations doit se continuer à Bruxelles par les soins de quelques religieux du même ordre.

Les localités les plus remarquables des environs d'Anvers

sont : *Deurne* (2,266 hab.), l'ancienne *Turninum*, détruite par les Normands au IXe siècle, aujourd'hui embellie par plusieurs belles maisons de campagne; *Cantecroy*, sous Mortsel, château qui a longtemps appartenu à la famille Granvelle; le manoir de *Wineghem*, ancienne propriété des Schets, des Bossut, des Vanderwerve; les vieux manoirs gothiques de *Broechem* et de *Schooten*, ainsi que l'antique refuge de l'abbaye de Villers, dans cette dernière commune, etc.

Sur les rives de l'Escaut, en amont d'Anvers, on voit *Hoboken*, érigé en duché en faveur de la famille d'Ursel; *Saint-Bernard*, ancienne abbaye de l'ordre de Citeaux, fondée en 1235 par Egide Berthout à Vremde et transférée à Hemixem en 1241, transformée par le gouvernement français en hôpital pour la marine, où l'on pouvait recevoir 1,500 malades, et convertie aujourd'hui en une maison de reclusion pour les jeunes criminels.

En aval de la ville s'étendent près du fleuve de vastes terrains défendus contre les inondations par des digues et contre les invasions par des forts échelonnés le long de l'Escaut : *Saint-Philippe*, *la Croix*, *Lillo*, dont les abords ont été inondés en 1830 par la garnison hollandaise; *Santvliet* (1,874 hab.), fortifié au temps d'Albert et d'Isabelle et démantelé par les troupes alliées en 1705.

La Campine, vaste région de plaines arides, bornée au nord par la Meuse, à l'est par les marais tourbeux du Peel-Land, au sud par la vallée du Démer et à l'ouest par les environs plus fertiles de la capitale de la province, tire son nom de son aspect même. Les Taxandres y habitèrent pendant la domination romaine et firent ensuite place aux Francs-Saliens. La population y fut longtemps peu con-

sidérable, et au commencement du XII^e^ siècle, on n'y trouvait pas une seule bourgade importante. La fondation des abbayes de Prémontrés de Tongerloo, Averboden et Postel, fut le premier pas fait pour arracher cette contrée à son état sauvage, et bientôt après, les ducs de Brabant, Godefroid III et Henri I^er^, ce dernier surtout, y fondèrent un grand nombre de villes franches. Celles-ci attirèrent les artisans et les commerçants, tandis que les abbayes défrichaient les terres incultes que leur abandonnait la piété des fidèles.

C'est aux guerres du XVI^e^ siècle qu'il faut attribuer l'état stationnaire dans lequel est restée la Campine jusque dans ces derniers temps. Pendant près de soixante-dix ans (1580-1648), elle fut constamment, pour ainsi dire, le théâtre de la guerre entre l'Espagne et les Provinces-Unies des Pays-Bas. Ses bourgades et ses campagnes, périodiquement livrées à la dévastation, perdirent la plupart de leurs habitants. Après le traité de Munster, qui morcela la Campine entre les deux partis belligérants, ce pays, de part et d'autre, ne fut plus considéré que comme une frontière, et comme tel, il n'attira jamais la sollicitude d'aucun des deux gouvernements.

Bien qu'on ait depuis quelques années travaillé sur nombre de points à rendre à la culture ce recoin du pays, le quart du territoire de la province d'Anvers (74,000 hectares) consiste encore en bruyères. Dans ces landes, le sol se compose entièrement de sable pur, et n'offre pas de terre végétale. En beaucoup d'endroits, le sable recouvre des bancs de pierres ferrugineuses, que les racines des arbres ne sauraient percer, et qui, pour cette raison, sont funestes à toute plantation de bois. Le défaut de pente

et d'écoulement des eaux pluviales a formé dans la Campine une grande quantité d'étangs, de petits lacs et de marécages. Les prairies artificielles de cette contrée nourrissent de nombreux bestiaux qui sont très-recherchés. On y trouve aussi de nombreux troupeaux de moutons dont la laine est estimée. A plusieurs reprises on a voulu donner à la Campine une nouvelle importance par la construction d'un grand canal entre l'Escaut et le Rhin, et de voies de communications moins considérables destinées à faciliter le transport des engrais. En 1626 on proposa à l'infante Isabelle l'établissement d'une navigation directe entre Anvers et le Rhin ; un canal devait suivre la Petite Nèthe, arriver à la Meuse près de Ruremonde, suivre ce fleuve jusqu'à Venloo et de là aller à Rinsberg. Isabelle fit commencer les travaux ; mais en 1628 on dut les abandonner. Ce projet fut repris lorsque les conquêtes de la république française eurent réuni sous une même domination les provinces belges et les provinces rhénanes. Des arrêtés des consuls, en date des 5 et 8 thermidor an XI (24 et 28 juillet 1803), ordonnèrent des études pour l'ouverture d'un canal de l'Escaut à la Meuse, et de la Meuse au Rhin. On se mit à l'œuvre dans cette dernière partie, mais une influence étrangère obtint qu'on renonçât à une entreprise destinée à vivifier toute une contrée. La construction du railway national ayant rempli en quelque sorte le but qu'on se proposait jadis, on a conçu l'idée de fertiliser la Campine en y creusant des canaux destinés principalement à y déverser les eaux et à former, avec les rivières et les principaux ruisseaux canalisés, un système de navigation locale, de dimensions restreintes et surtout économiques. Ce plan a reçu en 1842 l'approbation des chambres législatives.

A proximité de West-Wezel, situé sur la route d'Anvers à Breda, se trouve *Hooghstraeten,* dont le nom provient, à ce qu'il paraît, de ce qu'il y passait une voie romaine (*strate,* rue) conduisant dans la Batavie. Le château de ses illustres seigneurs, les Cuyck, les Borsele, les Lalaing, décoré successivement des titres de comté et de duché, est devenu en 1809 le dépôt des mendiants de la province. Destinée étrange, mais trop commune pour étonner! L'église paroissiale est ornée à l'intérieur par de magnifiques mausolées, douze somptueux vitraux, des bas-reliefs, des tableaux; et à l'extérieur par une belle tour, haute de 364 pieds, construite de 1540 à 1546 par ordre du premier comte du lieu, Antoine de Lalaing.

Un peu plus loin, à *Wortel* et *Merxplas*, la société de Bienfaisance du royaume des Pays-Bas a acheté, en 1823, 516 bonniers de bruyères et a fait bâtir en 1825 un dépôt pour mille mendiants et quatre grandes fermes. Le but de cet établissement, connu sous le nom de Colonie Agricole, est à la fois d'amener la moralisation des individus livrés au vagabondage et le défrichement d'une portion de cette immense étendue de terres stériles qui s'étend de l'Escaut à la Meuse.

Une fondation, dont le but est à peu près semblable, mais conçue dans un autre esprit, est le *couvent de la Trappe,* fondé à Westmalle depuis quelques années. Les religieux, qui mènent une vie à la fois sévère et active, ont déjà livré à la culture les alentours du monastère.

Westmalle est situé sur la route qui conduit d'Anvers à Bois-le-Duc par *Turnhout* (13,500 hab.), longtemps localité peu importante, mais qui prit un nouvel aspect quand Wenceslas et Jeanne, duc et duchesse de Brabant, l'eurent

donnée en apanage, en 1356, à leur sœur Marie de Brabant, duchesse de Gueldre. C'est elle qui y bâtit un château, y fonda un chapitre, et, par un long séjour, y attira une nombreuse population. Réunie au domaine après la mort de Marie, la terre de Turnhout fut donnée par Charles-Quint à sa sœur Marie de Hongrie qui, elle aussi, à son tour, embellit le château. Cédée en 1648 à une princesse de Nassau, passée en 1708 au roi de Prusse, cette propriété revint en 1735 aux souverains du pays. Aujourd'hui le château sert de palais au tribunal de première instance, ainsi que de prison. On y voit encore un portrait de Marie de Hongrie, attribué à Holbein; un de la princesse Amélie de Nassau, par Mytens; un du roi d'Angleterre, Guillaume III.

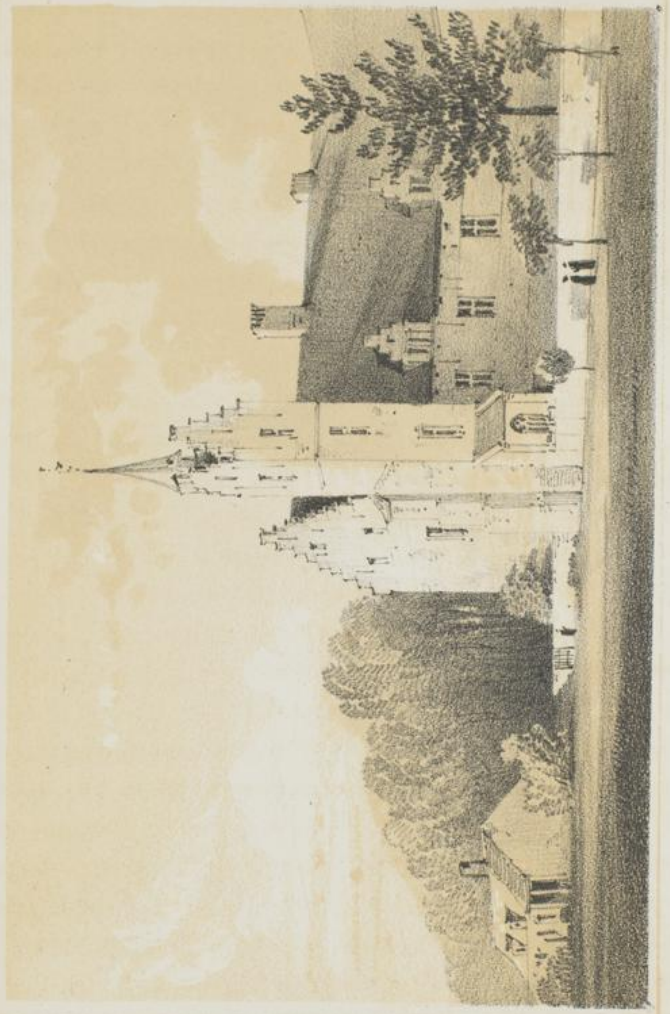
Deux combats célèbres portent le nom de Turnhout. Dans l'un, le comte Varas, général espagnol, fut défait par le prince Maurice de Nassau (24 janvier 1597); dans l'autre, livré dans la ville même, le 27 octobre 1789, les patriotes brabançons, sous le commandement de Vandermersch, forcèrent à la retraite les troupes autrichiennes. Turnhout est une ville bien bâtie, populeuse, animée par un grand nombre de fabriques. Il y a plusieurs églises, des écoles et un hôpital richement doté, dont la fondation remonte au XIIIe siècle. La principale église, dédiée à saint Pierre, offre une Cène de Boyermans, et saint François et sainte Claire, par David Téniers. A Vieux-Turnhout on voit une Cène de Quellyn et une toile de Crayer, saint Bernard adorant la Sainte Trinité.

D'immenses bruyères s'étendent au dehors dans toutes les directions, et surtout vers le nord et l'est. Et cependant dans ces contrées isolées, il y a encore de l'activité industrielle. C'est ainsi qu'à *Arendonck* (3,500 h.) on fabrique

en grande quantité des bas et des bonnets de laine. Déjà au XV^e^ siècle il se confectionnait en cet endroit des coutils et des toiles, ainsi que nous l'apprennent de vieilles chartres. Non loin de là, à *Postel,* l'ancienne abbaye de Prémontrés a été convertie de nos jours en un château, auquel est annexé un domaine contenant plusieurs milliers d'hectares de terre, la plupart improductifs.

En remontant depuis Lierre la Petite Nèthe, dont on a poussé la canalisation jusqu'à Hérenthals, on passe près du gothique manoir de *Grobbendonck,* appartenant au duc d'Ursel, dont les ancêtres se sont longtemps illustrés sous ce nom glorieux; puis on vient à *Hérenthals* (3,350 h.): cette localité, aujourd'hui obscure, s'appelait autrefois, à ce que dit la tradition, *Heerendale* ou Vallée des Seigneurs, et c'était la capitale des Taxandres. Donnée depuis au chapitre de Sainte-Waudru à Mons, érigée ensuite en ville franche par le duc de Brabant, Henri I^er^, vers 1210, elle fut entourée de murs. On y voit un hôtel de ville et une église dédiée à sainte Waudru et bâtie en 1417

Près des bords de la Grande Nèthe, qu'il nous reste à parcourir pour avoir terminé la description de la province, on voit : *Heyst-op-den-Berg* (5,021 h.), bourg populeux situé, comme l'indique son nom, sur une hauteur; de là un horizon immense se déroule devant vous. On aperçoit au loin *Tongerloo,* dont les beaux chênes rappellent au souvenir l'abbaye de Prémontrés fondée dans ces déserts au commencement du XII^e^ siècle; *Westerloo,* où la famille de Mérode possède un vieux château qui appartint longtemps aux Wesemael, et dont les fondements, dit-on, reposent sur pilotis; *Geel* (7,079 h.), bourgade célèbre à un titre bien singulier. On sait qu'il est d'usage dans plusieurs



L'ABBAYE DE TONGERLOO, (PROVINCE D'ANVERS).

de nos villes de confier le soin des aliénés aux paysans de cette bourgade, qui les traitent avec douceur et intelligence et leur laissent une liberté dont il est rare qu'il soit abusé. Il paraît que cet usage provient de ce que sainte Dympne, patronne du lieu, est particulièrement invoquée contre la folie. Sainte Dympne souffrit à Geel le martyre et son corps y est conservé. On remarque dans l'église qui porte son nom plusieurs tombeaux de membres de la famille de Mérode, des sculptures en bois, des portraits. L'église de Saint-Amand offre aussi quelques objets d'art; il en est de même de l'hôpital, où l'on voit deux tableaux gothiques.